Les spectacles et le cinéma

Le "Pirate Noir" et le film maritime



DANS tous les films de Douglas Fairbanks l'argument reste invariable. Le scénario est calqué sur le personnage. Il consiste en une succession d'exploits de force et d'adresse accomplis pour le bon motif. Seul contre tous, l'aventurier insouciant se trouve aux prises avec le nombre ; il mate l'adversaire et le nargue. Car un trop plein d'exubérante vitalité lui fait dépasser le but. S'il ne manque jamais à son rôle de chevalier errant, ses plus belles prouesses sont gratuites. Beau joueur, il brave le danger par goût du risque. Il ne lui suffit pas d'enlever sa belle à travers mille périls. Quand il a gagné l'ennemi de vitesse, dans quelque folle chevauchée, on respire ; mais voilà qu'il retourne sur ses pas sans crier gare pour duper et rosser le guet. Il ne veut pas la mort du méchant ; il lui joue quelque tour un peu raide qu'on appelle « practical joke ». A tout moment, de tels interludes suspendent à un fil l'action lancée à fond de train. Le sujet devient alors prétexte ; l'intérêt dramatique est évincé par la curiosité haletante du stade et du ring. Cette alternance est la formule même et la raison d'être du film douglasien. A l'instant même, où ça se gâte, un regard narquois, un clignement entendu disent au spectateur : « Et maintenant nous allons rire ».

Chose rare, ce preux est un humoriste. D'ordinaire, tout héros a on ne sait quoi de sombre ; il ne saurait pouffer de rire sans déroger. Mais Douglas n'est pas un héros de tragédie ; il est un *as*. Aristote n'avait pas prévu cet emploi. Chez Douglas, l'athlète est doublé du gavroche. Sa brève lèvre supérieure et sa fameuse lippe s'écartent en un large et éclatant sourire qui fait jubiler la salle.

Quand Fairbanks aborde l'histoire ou la légende comme dans *Robin des Bois* ou le *Voleur de Bagdad*, un nouvel élément vient corser le plaisir du spectateur : C'est la contradiction réjouissante, — si elle n'est pas toujours volontaire, — entre toute la manière d'être de Doug, yankee jovial et primesautier et les usages cérémonieux du temps jadis, entre sa « forme » sportive et les élégances d'une époque raffinée. Il rétrograde de trois ou de huit siècles sans que son tempérament s'altère ou sa bonne humeur tarisse. Chevalier de la Table ronde, il eût été capable de donner au roi Arthur, des « shake hands » à lui tordre les doigts. Qu'il soit paladin en Terre sainte ou savetier à Bagdad, et quoi qu'il puisse lui arriver d'extraordinaire, il réagit spontanément en jeune Américain d'aujourd'hui, et il s'en tire à merveille, malgré cimeterres et hallebardes, grâce à son entraînement moderne. Recordman aguerri, il se moque des foudres de guerre à l'ancienne mode.

Marc Twain et Bernard Shaw ont souvent appliqué avec bonheur ce procédé anachronique en déléguant un licencié de Harvard à la cour de Charlemagne ou en faisant d'un courtisan de Cléopatre l'adepte d'Oscar Wilde.

Le *Pirate Noir*, la plus récente paraphrase d'un thème inépuisable, est actuellement projeté à Marivaux en « couleurs naturelles » « heureusement ça n'y est pas du tout »; ce thème n'est modifié que par une transposition d'atmosphère qui n'entame pas le « masque » de Douglas mais l'entoure d'un romanesque intense. Ce film a pour cadre la mer et pour comparse la mort ; il évoque la vie farouche parmi le déchaînement pathétique des éléments, donnée saisissante dont certains chefs-d'œuvre littéraires ont extrait la substance. *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, pieusement traduites par Baudelaire d'après Edgar Allan Poë, sont un résumé quintessencié de tout ce que le roman maritime comporte d'atroce, de pittoresque et de mystérieux : naufrages, mutineries, détresse sur des radeaux en dérive. *L'Ile au Trésor* de Stevenson donne à l'histoire de pirates sa forme canonique. Ce sont là des ouvrages factices, basés sur le procédé pur. Et quand Joseph Conrad renouvelle le genre vétuste avec la ferveur du Slave qu'il est, c'est Fenimore Cooper qu'il choisit pour modèle et ses narrations longues comme une traversée à la voile. Je ne saurais aligner ici toute une nomenclature ; mais les livres cités nous renseignent sur l'envergure et le rendement du sujet choisi par Fairbanks.

Or, le film faillit gravement à la poétique — et à la morale — du genre. Le développement en est tronqué ; les situations sont faussées. Au bout de la première bobine nous sommes fixés sur le dénouement et n'avons rien d'imprévu à espérer. Tout d'abord, l'auteur met Douglas en fâcheuse posture ; on le voit sans peur mais non sans reproche. Et on se met à dix, à Hollywood, pour adapter un sujet à l'écran !

Victime des corsaires, Douglas se fait leur complice pour les attirer dans un piège. Sommé de faire ses preuves, il capture un navire. Ce stratagème est d'un fourbe ; il n'est pas de jeu chez un personnage héroïque. Il se fait aimer incognito par la princesse qu'il sauve des pires outrages ; tous les cœurs battent pour le ver de terre amoureux d'une étoile. Mais dès que ce plébéien sympathique et rablé se présente comme duc de je ne sais plus quoi, que nous reste-t-il de ce bel amour : un mariage de convenance. Une tempête n'aurait-elle pas pu servir à Douglas pour s'imposer comme chef par quelque téméraire manœuvre? Une injustice subie, l'amer mépris des hommes, auraient pu faire de lui un pirate véritable, comme le Conrad de Byron révolté contre le Turc, et non un imposteur. Et l'amour d'une Médora pour le forban au grand cœur ne l'aurait-il pu réconcilier avec l'humanité et rentrer dans le devoir? Ah que le scénariste a eu tort de s'écarter des bons modèles ! Il a disqualifié son client et tourné la règle du « fair play », qui est, pour le sportsman, l'équivalent de l'honneur. Heureusement, les surprenantes inventions du gymnaste compensent les défaillances du galant homme. Personne n'a, comme Fairbanks, l'imagination du muscle. Ni les assauts mémorables de Zorro, ni les hauts faits de Don X, l'homme au fouet, n'ont tari cette veine. Sa passe d'armes à la rapière et au stylet avec le loup de mer est une admirable entrée en matière, réglé comme un ballet, ce duel est d'un naturel poignant. Poursuivi jusqu'au sommet du grand mât, il se laisse glisser le long de la voile qu'il tranche, en dévalant, de son poignard. Mais bientôt le voltigeur s'efface devant le nageur. Quand il s'agit d'attaquer les pirates, Douglas, fait, par un stratagème en quoi culmine le film, couler sa galère, et c'est en plongeant que son équipage atteint et emporte le navire. Habilement pris par l'opérateur, ce raid sous-marin et aussi la mêlée qui s'en suit, resteront des « pages célèbres » dans le répertoire de l'écran. Qui s'étonnerait de voir les vétérans de la Grande Flibuste succomber sous les coups de la meilleure équipe d'un club de natation?

Nous sommes au XVII[e] siècle, l'époque des boucaniers ; aussi voyons-nous des ruffians de Callot pourfendre des grands d'Espagne de Velasquez. Mais la reconstitution, d'ailleurs soignée, reste accessoire comme aussi les splendides architectures flottantes des galions aux proues sculptées et aux gaillards d'arrière hauts de plusieurs étages ; Douglas ne doit pas être particulièrement féru de construction navale et de cette vivante beauté qui est le propre des bateaux à propulsion extérieure. Pour lui, ce sont des appareils dont il se sert en virtuose.

La distribution du film est bonne mais non au point de donner ombrage à la vedette. Donald Crisp, l'inoubliable boxeur du *Lys brisé*, qui joue le lieutenant des pirates, espèce de Iago au mauvais sourire, se trouve déjoué dans ses manigances par le vieil Ecossais manchot, comédien discret et sympathique dont j'ai oublié le nom. Le grand rôle féminin est tenu par Miss Billie Dove, jeune transfuge de l'Universal, jolie, svelte, aux traits menus et réguliers, et aussi nulle que les précédentes interprètes des productions Fairbanks.

L'ocean n'est, dans le *Pirate noir*, qu'un « extérieur », toile de fond neutre. Ce parallélisme des mouvements de l'âme et du rythme des flots qui fait l'un des charmes de *L'écumeur des mers* ou de la *Rescousse* de Conrad est absent du film. Nous savons, grâce surtout à certaines « marines » de M. Chaix, opérateur de M. de Baroncelli, quelle peut être la photogénie de la mer et combien émouvant son langage de métaphores visuelles, de symboles élémentaires. Le metteur en scène de Fairbanks a passé outre sauf dans ce « bout » de toute beauté qui se déroule à deux reprises sur quelques mètres et où l'on voit Douglas galoper sur son cheval blanc, en rasant la marée qui déferle sur la grève argentée surplombée par une noire falaise. Ce prodigieux « nocturne » m'a fait songer à l'une des plus hautes images que nous légua la fiction romantique : la macabre chevauchée d'Edgar de Rasenswood, le beau ténébreux à la plume d'aigle de la *Fiancée de Lamermoor*.

André LEVINSON.

